

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 5 (1867)
Heft: 6

Artikel: Le roi des Canons
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-179315>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Pour la Suisse: un an, 4 fr.; six mois, 2 fr.; trois mois, 1 fr. — Pour l'étranger: le port en sus.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au magasin Monnet, place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

Le roi des Canons.

Dans le 4^e chapitre de la Genèse, verset 22, la Bible dit qu'un des descendants de Caïn, nommé Lémec, eut de sa femme Tsilla un fils nommé *Tubal-Caïn*, qui forgeait toutes sortes d'instruments de fer et d'airain, et que les traditions orientales considèrent comme l'inventeur de l'art des forgerons et des ouvriers en métal. La ressemblance de son nom avec celui de *Vulcain* a été remarquée par plusieurs savants interprètes de la mythologie des peuples de l'antiquité et les a conduits à indiquer l'Egypte comme lieu d'origine des traditions et des fables qui concernent Vulcain ou *Hephestos*, comme les Grecs l'appellent.

Les peuples germains et scandinaves nous présentent dans leur *Wieland*, le forgeron, et leur *Waulundur*, l'habile armurier, le même personnage mythologique, et sa nationalité réclamée par des pays si éloignés l'un de l'autre, et par des peuples si différents de caractère, de religion et de mœurs, nous donne le droit de le regarder comme un ancien dieu du monde primitif.

La fable grecque attribue à Vulcain mille ouvrages merveilleux; il construisit le palais du soleil et le trône de Jupiter, fabriqua les armes d'Achille et le sceptre d'Agamemnon, ainsi que le collier d'Hermione; il enchaina Prométhée sur le mont Caucase, et forgea cette fameuse crinoline, dans laquelle Vénus se laissa surprendre avec Mars, le dieu de la guerre.

Sous le nom de Waulundur, l'habile forgeron fit d'autres prodiges d'habileté; entr'autres il forgea un glaive tellement tranchant, que celui-ci, placé dans le courant d'un fleuve et exposé au contact d'une poignée de laine que les flots entraînaient, coupa ce léger duvet, sans que ce dernier eût été arrêté un seul moment. Le génie et l'habileté de Vulcain semblent avoir trouvé de nos jours son émule dans le célèbre *Krupp*, que le titre de notre article désigne comme le *Roi des Canons*. Il n'y a que peu de nos lecteurs, peut-être, qui sachent que cet homme intéressant a cherché l'année passée, dans le canton de Vaud, le rétablissement d'une santé fortement éprouvée par les travaux gigantesques qu'il entreprend et qu'il achève avec une facilité et une rapidité merveilleuses. Il séjourna quelque temps à Vevey, ensuite il se rendit à Lausanne, où l'hôtel de Beau-Rivage le compta pendant quelques semaines au nombre de ses plus illustres hôtes.

C'est à grand regret que nous avons renoncé à l'hon-

neur de faire sa connaissance personnelle, sa santé ne lui permit pas d'accepter des visites; mais nous avons eu le plaisir de parler à quelques personnes de son entourage, qui ont bien voulu nous donner quelques renseignements sur lui, sur son établissement, les produits de son génie et de son industrie colossale. En outre, nous avons complété nos souvenirs par la lecture d'un article de la *Gartenlaube*, qui parle de lui avec grand éloge, et auquel nous avons emprunté le titre de ces lignes.

La ville d'*Essen* (Essendia), à laquelle l'établissement de *Krupp*, qui couvre une surface de plus de 500 arpents, doit sa plus haute illustration, est située à deux lieues de Cologne, dans un endroit très-favorable à l'industrie, puisque trois lignes des chemins de fer de l'Allemagne occidentale s'y croisent, et offrent la plus grande facilité pour le transport du combustible, du minéral et des marchandises livrées. Anciennement Essen était une ville impériale libre, mais elle n'avait pas le droit de siéger à la diète; actuellement elle appartient au roi de Prusse, qui la considère comme un des plus beaux fleurons de sa couronne. En effet, elle ne se contenta pas seulement de conserver l'ancienne réputation de ses ateliers d'armes, mais elle en a augmenté considérablement le nombre, et les nouvelles inventions, qui donnèrent tant d'impulsion à la fabrication des armes, trouvèrent dans un de ses fils leur plus puissant propagateur. Depuis la révolution de 1848, Essen est devenue une des villes manufacturières les plus considérables de l'Allemagne.

Alfred Krupp naquit à Essen, où il fit son apprentissage d'ouvrier en fer. A l'âge de 14 ans, il hérita d'un petit atelier de coutellerie, que son génie et son habileté, son courage et son énergie, favorisés par la fortune, agrandissaient de jour en jour jusqu'à lui faire prendre des dimensions tellement colossales que, dans l'année 1865, il se trouva propriétaire de 160 machines à vapeur, de 59 marteaux à vapeur, et de 400 hauts fourneaux, fourneaux à cémenter et fourneaux à réverbère qui lui permirent de produire cette année-là plus d'un million de quintaux d'acier fondu, dont environ le tiers servit à fabriquer des canons, et le reste à de puissantes barres pour des machines à vapeur, des essieux, des roues et des chaudières à vapeur, des plaques et d'autres objets en acier.

C'est dans l'année 1849 qu'Alfred Krupp fabriqua ses premiers canons en acier fondu, qu'il offrit aux principales puissances militaires de l'Allemagne, mais

cette nouvelle invention leur paraissant trop coûteuse et ne leur inspirant qu'une médiocre confiance, on n'accepta pas ses propositions, et ce fut l'Égypte qui eut la gloire d'avoir su apprécier la première l'immense portée de cette nouvelle invention ! Le vice-roi d'Égypte acheta pour les arsenaux d'Alexandrie les premiers canons en acier fondu, fabriqués par l'ingénieur maître de forges de la ville d'Essen. Actuellement il n'y a pas de grande puissance du monde civilisé qui ne soit en possession de canons fabriqués soit par Krupp, soit sur son modèle. La Russie, enchantée des bons résultats obtenus par ces pièces, et des grands avantages qu'elles offrent pour les exercices et le transport, se décida à remplacer tous les canons de son artillerie et de sa marine par des pièces construites sur le modèle de Krupp. — La fabrique impériale d'Alexandrowski les exécute et les fournit à toute l'armée russe.

La Prusse procède d'une manière beaucoup plus lente dans l'introduction de cette nouvelle arme. Elle en fait fondre à Essen, qu'elle transporte ensuite à Spandau, pour les faire rayer et leur appliquer son système particulier de chargement par la culasse. — Les flottes autrichienne et hollandaise sont armées en partie de canons en acier fondu, fabriqués par Krupp. Les Italiens se contentèrent jusqu'ici de l'achat de quelques pièces, tandis que les Turcs en commandèrent plus de 200. Les ambassadeurs du Japon, qui parcoururent l'Europe, il y a deux ans, lui firent une commande de 60 pièces de six, dont la moitié fut livrée en septembre passé. La prodigieuse activité de Krupp ressort de ce seul fait que, jusqu'en automne de l'an dernier, près de 3000 pièces sortirent de ses ateliers.

F. N.

(La suite au prochain numéro.)

La pièce de vers qu'on va lire, que nous croyons inédite, et dont nous avons en mains le manuscrit original, a été faite par M. A. Vinet, en 1814. Il n'avait alors que 16 ans.

Élégie.

O toi qui pour mon cœur possédait tant de charmes,
Toi dont le souvenir me fait verser des larmes,
Objet infortuné, digne d'un meilleur sort,
Je veux chanter ici tes bienfaits et ta mort !
Tu n'es plus ! du destin, la volonté suprême
A conduit les ciseaux de cette Parque blême,
Qui tenait dans sa main le fil de tes beaux jours.
Il a dit ; Atropos en a rompu le cours,
Et d'une main barbare autant que forcenée,
A mis en cinq morceaux ma pipe infortunée.
Raconterai-je ici son malheureux trépas ?
Maudirai-je en mes vers mon sacrilège bras ?
Oui, je veux qu'Apollon me réchauffe et m'inspire,
Sur un si grand sujet que ne pourrais-je dire !
Un potier de Milan, artiste ingénieux,
Avait, par le moyen d'un argile fangeux,
Façonné le bijou que je pleure sans cesse,
Puis ornant ses contours avec délicatesse,
Son burin à la fois élégant et léger,
De guirlandes de fleurs avait su les charger.
Par ses soins généreux cette pipe embellie,
A Lausanne, arriva des champs de l'Italie.

Le hasard, disons mieux, les propices destins,
La firent aussitôt tomber entre mes mains,
Depuis lors je connus le plaisir et la joie,
Au chagrin dévorant je ne fus plus en proie,
Ma pipe était pour moi l'ange consolateur,
Elle faisait ma gloire ainsi que mon bonheur ;
Quel plaisir quand, souvent, avec force élançée,
Dans un mince canal étroitement pressée,
Une douce vapeur réchauffait mon palais !
Quel plaisir bien plus grand quand je la renvoyais !
Et lorsque dans les airs lentement répandue,
Elle montait aux cieux et grossissait la nue ?
Que de fois altéré des faveurs d'Apollon,
Je parcourais alors tout le sacré vallon !
C'est toi qui du poète embellissant les veilles,
As produit autrefois merveilles sur merveilles ;
Tu distrais le savant en ses doctes travaux
Et tu charmes souvent le repas du héros.
Si, de son luth sacré, le Dieu de l'harmonie
Tire en nos jours des sons sans chaleur et sans vie,
Si le poète chante et hab hoc et ab hac,
C'est qu'il néglige, hélas ! la pipe et le tabac.
C'est que, cueillant partout et le myrte et le lierre
Il laisse le pélun sécher dans la poussière.
Vous, poète du jour, retenez mes avis,
Fumez, et que la pipe anime vos esprits.
Hélas ! et pourquoi donc une nuit ennemie
Couvre-t-elle le nom de ce rare génie
Qui, donnant le tabac et la pipe aux mortels,
Pour un si beau présent, mérita des autels,
En quels lieux, en quels temps a-t-il reçu naissance ?
Ah ! le ciel le ravit à la reconnaissance ;
N'importe... pour jamais l'hommage des humains,
D'un oubli si fatal doit laver les destins ;
Mais, hélas ! où m'emporte une verve insensée ;
Ne chanterai-je plus cette pipe cassée,
Objet infortuné de mes longues douleurs,
Et sur qui de mes yeux ont coulé tant de pleurs ?
Muse, encore un moment, que l'accord de ta lyre
Dans ce triste sujet me conduise et m'inspire,
Raconte mon malheur et jusques vers la fin,
Accompagne ma pipe en son triste destin.
Bien longtemps ce bijou, présent des dieux propices,
Des jours de mon printemps avait fait les délices,
Mais le printemps, l'été, l'automne avaient passé ;
Entouré de frimats, venait l'hiver glacé ;
J'avais vu s'écouler les beaux jours de novembre,
Déjà même à sa fin touchait le froid décembre.
Un jour, funeste jour, assis au coin du feu,
Muni de bon tabac, je mis ma pipe en jeu ;
Ma pipe qui paraît prévoir son triste sort,
Lugubrement, hélas ! entonne un chant de mort.
Cependant un brasier d'une chaleur brûlante
Consumait le tabac dans ma pipe mourante ;
Tout-à-coup, dois-je dire ou taire mon malheur ?
Tout-à-coup de mon bras, ô regrets, ô douleur,
Soudain, tel que le cygne à son moment suprême
Surpasse en ses accents le rossignol lui-même,
Tombé et par la chaleur fortement dilatée,
Se brise en cinq morceaux ma pipe infortunée.
Tandis qu'alors, perdant l'usage de mes sens,
Je demeure muet vers ces débris fumants,
« Telle une tendre fleur qu'un matin voit éclore,
» Des baisers du zéphir et des pleurs de l'aurore,
» Brille un moment aux yeux et tombe avec le temps
» Sous le tranchant du fer, ou sous l'effort du vent. »
C'en est fait, tu n'es plus, ô ma pipe chérie,
O ma consolatrice, ô ma fidèle amie !

Pour moi dont le bonheur consistait dans ma pipe,
Je t'adresse ces vers, ô toi, mon cher Alcippe,
Dont la tendre amitié compâtit à mes maux,
Je te voue en ce jour mes funèbres travaux.
Heureux, si mon récit faisant couler tes larmes,